connaître les méthodes de propagande employées par la Ligue ultra-catholique, comme par tous les extrémistes de ce temps, et de voir avec quels matériaux s'est bâtie la légende noire du dernier Valois.

JACQUELINE BOUCHER, *Université de Lyon II*

Des signes au sens, lectures du livre III des « Essais ». Journées d'Études du Centre Montaigne de Bordeaux, 14-15 novembre 2002. Éd. Françoise Argod-Dutard. Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance, n° 40. Paris, H. Champion, 2003. P. 264.

L'« Avant-Propos » qu'Anne-Marie Cocula consacre à ce beau volume proposant des lectures du livre III des *Essais* de Montaigne, souligne bien l'originalité mais aussi la complexité des études. Douze spécialistes proposent leur analyse du « dernier volet » de l'œuvre majeure de Montaigne pour en traiter le cheminement « des signes au sens ». Dans la première partie du volume (« Texte et contexte »), le livre III est mis en relation avec le contexte français contemporain. Anne-Marie Cocula (« L'engagement de Montaigne durant une décennie de périls majeurs pour le royaume de France : 1580-1590 », p. 11-33) éclaire la position politique de Montaigne à travers les événements les plus importants de la décennie 1580-90. Nombre de situations (la Saint-Barthélemy, ses années comme maire de Bordeaux, la peste, puis la Ligue parisienne) poussent l'auteur des *Essais* à « utiliser avec d'extrêmes précautions les événements » (p. 13). La décennie 1580-90, celle de la composition et de la publication du livre III, devient un véritable tournant dans la vie de Montaigne-personnage historique. Son identité d'homme de lettres ne peut qu'en être touchée aussi. Les études suivantes abordent différentes facettes du livre III : Denis Bjaï (« “De l'utile et de l'honneste” : au seuil des *Essais* de 1588 », p. 35-52) soumet à l'attention du lecteur une relecture détaillée de l'incipit du chapitre qui ouvre le livre III pour « franchir avec Montaigne » (p. 52) le seuil de ce dernier livre ; cette opération permet de repérer la continuité du chapitre I avec les suivants et d'en remarquer, en même temps, la symétrie avec les chapitres des premiers livres. L'analyse d'A. de Souza Filho (« “Des coches” sur fond d'histoire », p. 53-89) se penche sur la représentation des Indiens dans les deux chapitres « Des cannibales » (I.31) et « Des coches » (III.6). La structure même des deux chapitres est, d'après Souza Filho, symétrique et obéit à la même logique de composition. Les deux chapitres, formés de trois volets chacun, s'inspirent des louanges de l'âge d'or qu'on proposait au roi pendant les entrées royales dont Montaigne fut souvent témoin. Michel de l'Hôpital et sa harangue sur les cannibales pendant l'entrée de Charles IX à Bordeaux, en 1565, inspirèrent à Montaigne la composition d'une partie des deux essais en question.

La nouvelle lecture du chapitre « Des boyteux » (« Encore “Des boyteux” ... quelques remarques sur l'écriture de Montaigne », p. 91-102) amène Catherine Magnien à prendre en compte le travail des spécialistes qui l'ont précédée dans la

lecture de ce chapitre et à dépasser leur analyse. L'entame de ce chapitre, considéré toujours comme un aveu des convictions religieuses et judiciaires concernant la sorcellerie et la peine de mort, « n'engage pas le jugement de l'auteur » (p. 102). La conclusion surprenante mais tout à fait convaincante de Catherine Magnien prouve la maîtrise de Montaigne dans l'art invisible de la litote et de l'ellipse et la complexité de la structure et de la composition des chapitres du livre III.

Les deux études qui terminent cette première partie du volume constituent un résumé et un envoi. L'article de Françoise Argod-Dutard (« La part du lecteur : écriture implicite », p. 103-19) s'étend sur tout le livre III pour en analyser les figures du discours et la technique d'écriture de Montaigne. La maîtrise de l'auteur permet à celui qui se penche sur son œuvre une lecture créative : c'est une manière d'entrer en syntonie avec Montaigne. Ce résultat, apparemment spontané, est en réalité l'effet de l'emploi savant de la langue que Montaigne fait tout le long du livre. La dernière étude de Gilles Magniont retrouve une relation entre « Montaigne et Pascal : d'une parole à l'autre » (p. 121-30). La réflexion sur ce « sujet bien traditionnel et bien épuisé » (p. 121), comme l'auteur lui-même l'admet, concerne la conversation (III.8 : « De l'art de conferer »). Pascal, dans ses *Pensées*, reprend les idées de Montaigne pour montrer que c'est à lui qu'on doit « le primat de la parole vive » (p. 129), l'interaction avec le lecteur, la position dialogique de l'écrivain. L'introduction du lecteur déjà dans l'« Avis au lecteur » des *Essais*, confirme bien ce modèle conversationnel de l'œuvre entière.

La deuxième partie du volume (« Des signes au sens ») s'enracine bien dans la première. C.-G. Dubois revient sur le chapitre III.11 pour replacer Montaigne dans le débat sur la sorcellerie au XVI^e siècle (p. 179-200). Après un historique très intéressant concernant le développement de la sorcellerie, Dubois passe à l'analyse de la position de Montaigne ; ce dernier prend très clairement parti dans son essai contre la condamnation des hommes et des femmes pour sorcellerie, la vie humaine étant un bien trop précieux. La figure de la sorcière est aussi analysée dans l'étude de M.-L. Demonet (« Le signe physionomique dans le livre III des *Essais* », p. 151-78). Entre le XVI^e et le XVII^e siècle une véritable science physionomique se développe en France et à l'étranger. Dans les *Essais* nous trouvons des exemples dans la description de la laideur de Socrate et même dans l'autoportrait de Montaigne. Les figures de la boiteuse et de la sorcière viennent conclure l'analyse de Demonet : la « *physiognomonia* » dans le livre III dépasse les préjugés très forts au XVI^e siècle pour devenir un moyen du « connais-toi » à la manière de Socrate.

André Tournon (« Des ajustements énigmatiques », p. 133-50) revient sur la technique de composition des *Essais* pour prouver que Montaigne agit à l'opposé de ce qu'il affirme. Loin de préférer un « parler simple et naïf », ses chapitres se terminent pour la plupart par un effet de surprise qui témoigne de sa maîtrise dans la composition du discours. Tournon arrive même à parler de « virtuosité » (p. 149). Le chapitre II.12 « De la physionomie », se prête bien à l'analyse. Dans le même sillon, Gisèle Mathieu-Castellani (« "Certaine image trouble", "Une vaine image" : Montaigne et l'inconscient créateur », p. 235-53) projette Montaigne dans

le XX^e siècle en révélant toute sa modernité. Bien avant Proust, sa technique d'écriture « suggère que l'œuvre est le produit d'un autre moi que celui de la vie quotidienne, qu'elle prend ses racines dans les zones troubles de ce que nous nommerions l'inconscient créateur » (p. 250). L'auteur s'avoue souvent impuissant face à son œuvre, il s'entremet entre les sources et son texte, dans une tension continuelle pour ne pas être défait par des mémoires involontaires. C'est un aspect nouveau d'une œuvre célébrée longtemps comme le produit de la raison.

« Le thème de la vieillesse dans le livre III des *Essais* » (p. 201-15) est le sujet de la réflexion d'Yvonne Bellenger. Bien avant la composition du livre III, Montaigne se concentre sur son âge et sur l'idée de la mort. Mais, d'après l'analyse de Bellenger, la vieillesse n'est pas pour l'auteur des *Essais* un moment statique, mais un moment de transition. L'idée de la mort lui devient familière mais son acceptation de ce volet ultérieur de la vie est loin d'être volontaire. Même dans sa vieillesse, Montaigne apprend à vivre, à jouir des surprises que la vie lui réserve. Pour conclure ce parcours d'analyse, Jean-Yves Pouilloux s'aventure sur le terrain assez glissant « de la vertu morale » (p. 217-34). C'est surtout à la tradition classique (Mnemon, Zénon, Platon) que Montaigne a emprunté ses idées à propos de la vertu morale. Les aspects de l'âme de l'homme, ses caractéristiques, ses interrogations, sont analysés à la lumière de ses sources. Malgré ses résistances, l'homme est appelé à choisir ; c'est le choix qui le rend vraiment libre.

La conclusion de ce volume (« Fin de parcours, fin de partie », p. 255-57) par C.-G. Dubois met en relief toute sa variété et sa richesse. « Exposition moderne d'une œuvre ancienne restaurée » (p. 257) comme il définit cette collection d'études, sa force et son intérêt résident dans le fait d'avoir examiné le livre III des *Essais* de différents points de vue pour en faire ressortir la complexité. Les mots de Montaigne ont été analysés comme source de réflexions historiques, biographiques, thématiques, stylistiques. Chacun a apporté sa contribution à la lecture du dernier volume des *Essais*. Certains chapitres (III.6, III.11, III.12, par exemple) et certains sujets (la sorcellerie, la technique de composition et d'écriture) ont retenu plus que d'autres l'attention des chercheurs. L'impression de percevoir très clairement jusqu'à pénétrer la structure et les qualités du texte de Montaigne, et de saisir ses associations d'idées est parfois très forte à la lecture de ce volume. C'est la preuve que la tentative de passer « Des signes au sens » a donné de très bons résultats.

CONCETTA CAVALLINI, *Università di Bari*